

Kawa "rivière" peut-il se rejoindre à *Sawa* "vallée"?
- Sur la structure CVC en japonais -

(*mono* "chose" et *koto* "fait"; *taki* "cascade ou rapide" et *tani* "val";
kapha "rivière" et *sapha* "vallée")

Kudo Susumu

L'étymologie de quelques mots d'usage courant en japonais depuis la première représentation écrite de la langue: *mono* "chose" et *koto* "fait", *taki* "cascade ou rapide" et *tani* "val, vallée" *kawa* "rivière" et *sawa* "vallée", n'est toujours pas claire.

Mono "chose, personne" et *koto* "fait"

Princesse Mono-no-ké est le titre d'un film japonais de dessin animé qui a eu un certain succès en France. Dans une édition commentée du *Nihon-shoki*, un des documents les plus anciens du Japon (VIII siècle), livre d'histoire qui avait pour fonction de légitimer la dynastie impériale naissante, figure une petite mention, à la page 111 du premier tome (*1), au sujet du subsantif *mono* représenté non pas par l'ordinaire 物 mais par un caractère chinois 鬼. Ce dernier, prononcé à la chinoise *ki* "ogre, démon", se lit en japonais *oni* "ogre, démon". D'après ce commentaire sur *mono* "chose ou personne", le sens originel de *mono* serait "ce qui se fait sentir exister". Cette existence pouvait être soit tangible et saisissable, soit intangible et insaisissable. C'est le dernier sens (existence intangible) qui s'exprime parfois par le caractère 鬼 signifiant "ogre, démon". Les quatre commentateurs, dont le professeur Ôno Susumu, ne sont pas diserts sur ce terme. Le commentaire n'est pas allé plus loin.

Notre collègue Jean-Pierre Levet, éminent helléniste et comparatiste, a évoqué (*2) une genèse du mot japonais *mono*: D'après lui, le *mono*, composé des deux fameuses particules pronominales de (proto-)indo-européennes: *m- et *n-, signifierait "ce qui appartient à l'espace, ce qui existe dans l'espace, d'où la "chose". La *chose* dans l'espace pouvait être perceptible ou imperceptible. Elle s'interprète donc de deux manières, c'est-à-dire en deux existences sémantiquement opposées: *visible* et *invisible*. Sa vision de la *chose*, qu'il tire de

ses vastes connaissances d'indo-européen (dont le tokharien, une de ses spécialités), s'accorde curieusement avec celle des savants japonais qui n'ont jamais soupçonné qu'il n'y ait eu quelque lien générique entre le japonais et l'indo-européen.

Mono-no-ké est donc une "incarnation de l'invisible, démon" (*ké* étant une chose incarnée), *Mononoké-himé*, c'est la "princesse démoniaque".

De ce point de vue proto-indo-européen, c'est-à-dire, dans la perspective eurasiatique de Greenberg, le mot *koto* "fait" (*sono-koto* "ce fait, cela"), pendant sémantique de *mono* "chose", est susceptible d'être analysé non pas lié avec un obscur étymon eurasiatique: *kutu* "chose" proposé par Greenberg (*3) mais en *ko-* (*k-) et *to-* (*t-), deux éléments démonstratifs de (proto-)indo-européens. La formation de *koto* n'est pourtant pas encore bien éclaircie, faute de mot plus ancien qui puisse étayer cette hypothèse.

Sur *tani* "gorge, val, vallée".

Jean-Pierre Levet se demande si l'origine du mot *tani* "vallée" dont l'étymologie est inconnue ne pourrait pas se faire remonter à quelques éléments pré-indo-européens (c'-à-d, proches d'eurasiatique). Il analyse le mot *tani* en t-an-i.

"Pour *tani*, je pars de *an, qui alterne avec *on, comme nom préhistorique - nostratique et eurasaitique - du cours d'eau. En nostratique existaient deux préformantes (préfixes), jouant également le rôle de suffixes, comme il en existe encore en afro-asiatique (particulièrement en chamitique). Or, précisément, dans la plus vieille hydronymie française on trouve à la fois *tan* (*Tan*) et *ant-* (exemple *Antonne*). Ne pourrait-on pas voir t-an-i dans *tani* ? (le 8 / 11, 05)(*4)

Pour analyser un composé CV-CV tel que *kawa* "rivière" et *sawa* "vallée", notre ami Jean-Piere Levet pense au type d'analyse C-VC-V, impossible d'habitude en japonais.

"Il existe également un hydronyme *aw (par exemple aw-ar-en-t-ia > l'Aurence, nom d'une rivière en Limousin). Parmi les préformantes, je crois avoir identifié notamment, outre -t-, k et s. Je pense à *kawa* (en k-aw-a) et à *sawa* (s-aw-a)." (le 16 / 11, 05)(*4).

C'est justement l'impossibilité d'isoler ainsi la consonne (C-V) dans les mots japonais qui éloigne définitivement le japonais du coréen ou de l'aïnou. Dans

l'histoire de la langue japonaise, une période de la coupure de type C-V n'est pas constatée. N'a-t-elle vraiment pas existé? Ce problème phonétique constitue un véritable obstacle pour établir un lien hautement probable en principe entre trois langues extrêmes-orientales: japonais, aïnou et coréen.

Admettons que *tani* peut s'analyser en t-an-i. Que serait alors l'élément -an- dans les environnements japonais? Selon une étude toponymique d'aïnou (*5) de Kindaïtchi Kyô suké (1882 - 1971), les voyelles aïnou (a, e, i, o, u), mises à la tête du mot, se seraient prononcées avec l'aspiration d'une consonne gutturale. Ce qui fait que a- aïnou était souvent comprise en kha- par les japonais. D'après John Batchelor (1905), *Ani*, *Ani-ai* probablement "croisé de Ani", grands noms de lieu du département actuel de Akita où sont parsemés de nombreux toponymes aïnous pourraient venir d'un verbal aïnou *an* "être". *An-i* signifierait "(lieu propice à un) habitat", -i (ou -u) employé souvent pour donner un sens particulier comme on en voit dans l'opposition (général / particulier) : *kem / kemi* "sang", *san / sani* "sortir, rejeton, descendant", *kotan / kotanu* "village", *tan* < ta (ici, démonstratif) + an (être) / *tani* < *tan-hi* (-hi, particule emphatique) "(ce qu'il y a) ici, mon côté, mon village". Ce dernier exemple en aïnou (ta + an + hi) apporterait une nouvelle lumière sur l'origine de *tani* japonais "vallée" qui n'est pas autre chose que "mon village", situé d'habitude dans une vallée avec un cours d'eau.

L'explication, quelle qu'elle soit, de t-an-i ne résoud en rien la difficulté d'analyser la syllabation japonaise en (C)VC-. D'après Yanagida Kunio, savant ethnologue (1875 - 1962), *itak* "parole" en aïnou a donné en japonais: *itako* "(diseuse de) parole, devineresse, sybille". C'est de ce même *itak* que pouvait provenir *uta* japonais "chant" ou *yuta* "sybille" en ryûkyû; de l'aïnou *not* "gorge, détroit", *Noto* japonais, nom de province du côté de la mer du Japon (*6). Le même phénomène s'observe dans l'introduction du chinois en japonais: *dak* chinois "hôtel, maison" devient *taku* japonais; *yag* chinois, "maison" *ya* japonais. Ainsi, pour éviter une consonne finale dans sa syllabation, soit la langue japonaise s'alourdit en s'ajoutant une voyelle, soit elle s'allège en s'en privant.

Cette difficulté de la terminaison consonantique en japonais se manifeste dans la coupure de *kawa* "rivière ou eau". *Kawa* et *kawara* "grève" s'analysent difficilement en k-aw(<h)-a et k-aw(<h)-a-ra. Ce dernier se compose de deux éléments: kaw(<h)-a-hara, *hara* signifiant un espace plus ou moins étendu, un champ. Depuis la première mise en caractères du japonais (depuis le quatrième siècle à peine), la structure de syllabe japonaise aurait été toujours de type (C)V- et non pas de (C)-VC-. Il faut dire que, tant qu'un ensemble de liens

génétiqes valables n'est pas pleinement établi entre aïnou et japonais, l'analyse de *tani* en trois éléments étymologiques (t-an-i) est difficilement admissible.

Les dictionnaires de japonais ne disent pas grand-chose à propos de l'étymologie de *tani*. Elle n'est pratiquement pas connue.

Tani se dit surtout dans l'ouest du pays, son synonyme est *sawa* dans l'est. On disait aussi *kafi* "croisé", *tani-kafi* "croisé (de vallées)" dans le centre du pays. Le lien entre *tani* "fond du val ou pente raide" et son pendant antonyme *mine* ou *wo(ne)* "pic, crête" n'est pas clair. On peut soupçonner que *tani* n'était pas originellement "vallée" mais autre chose.

Au vieux mot *tani-kafi* "croisée de (deux) versants plutôt que de vallées" correspond *tani-ai*, relativement récent, qui signifierait "rencontre de versants (plutôt que de vallées)". A ce dernier correspondrait *Ani-ai*, dont la racine serait vraisemblablement aïnou d'après John Batchelor. Ces mots semblent vouloir dire que *tani* signifiait originellement non pas "vallée" proprement dite, mais "versant plus ou moins raide" de montagne (= *pira* en aïnou qui devient *hira* ou *shira* "pente plus ou moins raide" en japonais).

Tani-ma "lieu de vallée", *Tani-soko* "fond de vallée", pourraient cependant contredire l'interprétation suivant laquelle *tani* signifierait "pente raide". Le sens de *tani* à l'origine n'est pas clair.

Or, *taki* "chute d'eau, courant rapide" se disait dans la plupart des cas, à l'époque du recueil des poèmes *Man'yôshû*, non pas *taki*, mais *tagi*. *Le catalogue de tout le lexique du Man'yôshû* (*7) fait état en effet de l'absence presque totale de la forme moderne *taki*. *Taki* actuel serait donc sorti de *tagi* ancien. Il signifiait aussi dans l'usage du *Man'yôshû*, plutôt qu'une chute d'eau, un courant qui descend sur une pente rapide.

Comment prononçait-on *tagi* sinon *tangi* à la nasale? Or -gi nasal entre consonnes était très proche de *ni* guttural, comme on voit dans quelques formes de permutation dialectale: *sigu* / *sinu* "mourir", *enogu* / *egogu* (<*ugoku* standard) "bouger" ou *hagatsu* pour *hanatsu* "laisser partir". Ce dernier exemple est attesté dans le parler de l'est dans le *Man'yôshû*. La particule casuelle -ga vient, d'après nous, d'une vieille particule *na* "toi, parfois moi". *Tagi* "courant en bouillon sur une pente raide" pourrait donc être de la même origine que *tani* "vallée, pente raide".

Il est communément admis qu'il y avait eu rapport génétique entre *taki* "courant rapide" et un ancien verbe *tagiru* "bouillonner" provenu probablement de *tagi+(w)u* (*8). *Tagi* aurait été donc à l'origine non pas uniquement "chute d'eau", mais "endroit où l'eau coule en bouillonnant", "rapide", "gave". Ce dernier sens est bien conforme aux anciens usages de ce mot.

Sur *kawa* "rivière"

Une hypothèse d'origine commune de *kawa* (k-aw-a) et de *sawa* (s-aw-a) à partir des alternances consonantiques (k/s) est aussi difficile à admettre. Il faudrait faire remonter ces deux mots à leur lointaine origine dont le sens aurait été très différent du sens actuel de *kawa* et de *sawa*.

Kawa signifie en plusieurs dialectes actuels non pas "rivière" mais "source, fontaine ou puits". Dans les îles de Ryûkyû où il manque des rivières et que l'alimentation en eau est parfois difficile, il y a deux sortes de puits: *Wuri-kâ* et *Tsuri-kâ*. Le premier terme signifie, d'après *Yanagida Kunio*, une source où il faut descendre (*wuri / ori* "descente") pour atteindre la nappe d'eau (*kâ = kawa*), alors que *tsuri-kâ* est un puits à un treuil rudimentaire (< *tsuru* "suspendre pour tirer"). En langue ryûkyû, *kâ* (= *kawa*) n'est donc pas un cours d'eau mais simplement "de l'eau".

En certains dialectes de Kyûshû, le puits se dit *wi-kawa* "eau qui demeure", *wi* étant un nominal du verbe ancien *wu* "être (assis), demeurer". Il s'agit donc d'un endroit où demeure de l'eau (= puits) et non pas d'un cours d'eau. *Kawa*, ici aussi, signifie simplement "de l'eau" et non pas l'eau qui coule.

Or, *kawa* actuel se disait à l'époque du *Man'yôshû* (VIIe et VIIIe siècles), *kaha* qui, à son tour, doit remonter plus anciennement à *kapha*, voire à *kapa*. Pour ce dernier, il y aurait un correspondant aïnou dans la forme de *kap / kapu(hu)* "peau, écorce". Le sens du mot aïnou, cependant, ne correspond pas à "eau" ni à "cours d'eau".

Sawa qui signifie "vallée" à l'est, "marais" à l'ouest du pays se disait anciennement non pas *sawa* mais *saha* qui, comme *kaha*, remonte à *sapha* > *sapa*. Le *sapa* aïnou "tête en général" forme avec *sapaha* "tête en particulier" une opposition: général / particulier. Ce sens n'a rien à voir avec *sapa* "vallée".

Sur le changement morphologique des mots.

Le changement ne concerne pas seulement le sens mais la racine même du mot. Robert Forest, dans sa monumentale thèse sur la structure de la négation (*9), propose pour le morphème de la négation japonaise la voyelle *-a-* incluse dans la formule verbale *-mai* dans une expression telle: *inu-ga kamu-mai* "Le chien ne mordra pas" ou dans des formes grammaticales du verbe *mizen-kei* (*10) telles: *sira-ni* "ne sachant pas", *ara-zu* "ne pas exister, ne pas être".

Or la formule verbale censée négative *-mai-* remonte à *-mazi-* qui, à son tour,

remonterait encore à une forme plus ancienne *-masizi-* où l'élément négatif est *-zi-* qui vient de l'agglutination de *nu / ni* (particule de négation) + *si* (particule pour former un adjectif comme *taka-si* "haut"). La négation ne concerne pas *-masi-*, auxiliaire verbal, indicateur d'une supposition. Dans *sira-ni*, *ara-zu*, ce qui rend la négation n'est pas l'élément *-a -*, mais *ni* et *zu* (< *ni-su*). Il est vrai que *ara-zu* "ne pas être" remonte, comme le suppose R. Forest, à *aransu*. Mais ce dernier ne devrait pas être coupé, comme il le faisait, en *ar-â-su*, mais en *a-râ-su* qui est de *a-ra(ni)-su*.

La notion de négation ne s'exprime donc pas ici en *-â-*, mais en *-ni-* bien enfoui et caché dans la forme réduite *ara-zu*.

Cet exemple ressortit à une forme verbale et non pas à un substantif tel que *tani*, *taki* (*tagi*) ou *kawa*, *sawa*. Il montre cependant combien il est difficile de supposer une forme ancienne japonaise à partir d'une moderne.

On connaît trois démonstratifs pré-indo-européens *kV(V=voyelle), sV, tV qui se manifestent souvent en *ka / ko*, *sa / so*, *ta / to*. Si on peut établir, pour *kapa* et *sapa* japonais, deux schémas de la même structure à la japonaise (c'est-à-dire, en CV-CV): *kV + H2(laryngale avec coloration vocalique A) + p(a) et *sV + H2 + p(a), ces deux derniers éléments: H2 + p(a) ne pourront que se réduire à **ap(e)*, si la dernière syllabe ne porte pas l'accent. Or, **ap(e)* n'est-il pas autre chose que le sanskrit *ap* "eau", voire, la racine eurasiatique *ape* "eau" (*11), concrétisée en aïnou, d'après le savant de l'université de Stanford, dans une forme *pe* "liquide, goutte d'eau"? (Et pourquoi pas l'aïnou *pet* "rivière, vallée"?).

Or, pour éclaircir la nature de p(a) labiale, on peut mettre à la place de p(a), deux autres consonnes du même caractère, c'est-à-dire: t(a) dentale et k(a) gutturale qui peuvent, ces deux dernières, fonctionner comme des démonstratifs. On aurait alors, pour t, *at(a)-* (< H2 + t-): et pour k, *ak(a)-* (< H2 + k-) qui correspondraient, toutes les deux, à deux des trois autres racines de Greenberg pour l'eau: *wet* et *akwa*. (*12)

Qu'est-ce que cela veut dire? Qu'en est-il de commun entre *p*, *t*, *k*? Eh bien, elles sont, toutes les trois, avocaliques et non aspirées. C'est à partir d'elles que sont développées, sauf des nasales telles que *n* et *m*, d'autres consonnes, vocaliques ou aspirées, plus chargées: ph, b, bh: th, d, dh: kh, g, gh. Ce sont donc trois consonnes fondamentales qui sont situées au coeur même du système consonantique. Qu'en peut-on conclure? L'élément chargé du sens "de l'eau" n'est pas dans ces consonnes, mais dans la seule H2, laryngale avec coloration vocalique *a* (*13).

Après tout, une supposition s'impose: que *kawa* "(cours d') eau" et *sawa*

"vallée marécageuse, marais" ne seraient pas de composition CV-CV (*ka-pha, sa-pha*), mais de CV-H2C (*t- ou *s- démonstratif + H2C), éventuellement présentées en *k-ap, *s-ap (*14). *k-ap signifierait donc "cette eau-ci" d'où "la source ou la rivière", *s-ap, "cette eau-là", "la vallée"(*15).

A la lumière de ce postulat C-V-C, comment peut-on interpréter *tan(g)i* censé par nous être à l'origine des deux mots: *tani* "pente rapide" et *taki* "courant rapide"? Jean-Pierre Levet a proposé une autre solution: *tank* + *i* (*i* emphatique). Le radical *tank* serait retrouvé dans nombre de noms de rivières dans l'ouest d'Eurasie. Notre hypothèse du type aïnou: *t- + H2n (n gutturale) + (h)i ne se rejoint-elle pas à la première solution de Jean-Pierre Levet: t-an-i?

Evidemment, comme on en est bien conscient, le procédé d'isoler un phonème, ainsi par le postulat d'alternance consonantique et vocalique (qui peut même s'amuir) ou par la capacité d'une laryngale qui peut se transformer en n'importe quelle consonne ou voyelle ou même en zéro, nous conduira dans une position particulièrement libre mais embarrassante, qui nous permettra de trouver l'origine de tout phonème dans n'importe quel étymon, et inversement, de supposer n'importe quel sens à tout phonème voulu.

Le postulat *H2w- pourra alors mener soit à *haya* "rapide", soit à *phapha* "mère" ainsi qu'à (*phauo- >)**pho / phi* "feu". Il peut aussi se réduire à *ya* (tronqué de *ha*) "flèche, trait ou maison" ou à *ha* (privé de *ya*) "dent, feuille", ou à des mots autant divers de sens que d'origine. *Sawa* "vallée" pourrait avoir pour origine n'importe quelle unité CV-CV dont *sapa, kapa*, mais encore *siwa* "ride", *siba* "du bois", *simo* "(cours) inférieur", *sumi* "coin", *koya* "cabane", *kaya* "pâturin" et ce, jusqu'à l'infini.

L'anatomie en (C)VC- à l'indo-européenne comme moyen d'analyse de la syllabation pose toujours bien des problèmes en japonais, faute de mots suffisamment anciens qui puissent intervenir, entre l'ancien japonais et l'eurasiatique, pour prouver la véracité de l'hypothèse

Notes:

(*1) quatre en tout dans l'édition *Poche Iwanami*.

(*2) à l'occasion de sa remise du titre de docteur honoris causa le 26 octobre 05 dans la salle d'honneur de l'université Meiji-gakuin de Tokyo.

(*3) *Indo-European and Its Closest Relatives*, Stanford University Press 2002, vol. 2, p.166.

(*4) date du courrier électrique.

(*5) *Kita-okutsi-timéi-kô* "Une étude toponymique du fin-fond du Nord"

(*6) cf, 1er chapitre de *Nihongo-ha dokokara umaretaka* "D'où est née la langue japonaise", Tokyo, 2005

(*7) *Man'yôshû sô-sakuin*. éd. Hakusuisha, Tokyo, établi avant la 2e guerre mondiale par *Masamuné Atsuo*.

(*8) *wu* verbe ontique. Sur le processus -w- > -r-, voir notre article précédent in *Tôzai* 5.

(*9) soutenue en 1987 à Poitiers.

(*10) d'aspect inaccompli, utilisées pour former, avec un suffixe négatif, la négation

(*11) supposée comme une des quatre racines eurasiatiques signifiant "eau" par Greenberg 2002, vol 2, p 179.

(*12) La dernière des racines alléguées par Greeberg est *mor* (liée avec le latin *mare*). Nous ne connaissons en japonais qu'un élément qui y serait lié: il s'agit de *mi-* de *mi(zu)* "l'eau", *mi-na-to* "le port", *u-mi* "la mer".

(*13) Dans le premier page du petit *Lexique du Sumérien à l'usage des débutants* (Lucien-Jean Bord, Geuthner 2003) figure le mot *a*: "eau, eau courante, canal, source". Le sumérien est une langue morte non indo-européenne, parlée dans le sud de la Mésopotamie pendant le 3e millénaire avant notre ère.

(*14) Le mot *awa* "bulle, écume" aurait pu aussi venir de l'élément H2C: ap(e). L'étape *ap(h)a* n'est pas attestée dans les documents, mais la transformation de *apa* en *awa* aurait pu être pré-historique. Le mot *awa* aurait évolué plus rapidement et plus librement que les formes avec déterminant telles que *k-ap (> *kawa*), *s-ap (> *sawa*). Les mots chargés de déterminants tels que *ko-buné* (funé "bateau" < puné) "embarcation", *kara-poné-yami* (honé "os" < poné) "paresseux, fainéant" conservent presque intacte leur ancienne prononciation. Les mots français *gré* ou *coi* sont des résultats d'avoir évolué plus rapidement que les formes avec préfixe ou suffixe: *ingrat*, *inquiet*, *quiétude*.

(*15) Cette composition est semblable à celle des mots *a-zuma* et *sa-tuma* qui signifient respectivement, d'après Saigô Nobutsuna: "ce bout-ci", c'est-à-dire, (la région de) l'est (*a-* démonstratif + *tsuma* "bout, frontière") et "ce bout-là", c'est-à-dire, le pays de Satuma, situé à l'extrémité sud de Kyûshû. Ici, ce sont les quatre démonstratifs *k-, *s- pour *kawa* et *sawa* et *a(-tsuma)* et *sa(-tsuma)* qui ont pour fonction de différencier le sens des mots.

(le 22 / 02, 06 Limoges)